

LE RÊVE  
DE LA BALEINE

BEN HOBSON

# LE RÊVE DE LA BALEINE

Roman traduit l'anglais (Australie)  
par Alexandre Lassalle



**VOIR DE PRÈS**

Édition originale : *To Become a Whale*,  
Allen & Unwin, 2017

© Ben Hobson, 2017

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019, pour la  
traduction française

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-225-7

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

Pour Charlie et Henry

Il n'est pas d'anguille, si petite soit-elle,  
qui ne rêve de devenir une baleine.

Proverbe allemand

# UN

1961

La pierre tombale serait posée demain, lui avait-on dit. Pour le moment, elle restait appuyée contre le mur de l'église, un rectangle gris sur la brique rouge. Alors que famille et amis rentraient lentement dans l'édifice, où étaient servis des rafraîchissements, des gâteaux, des friands à la viande, le petit l'observa, cette pierre, et le nom qui y était gravé, étonné de le voir écrit en entier. Elizabeth Mary Keogh. Mère bien-aimée, *etc.* Cette pierre, décida-t-il, allait enfin rendre sa mort réelle. Il la regarda pendant que les bavardages de l'autre côté du mur se faisaient plus sonores. Mais il échoua à faire naître en lui un sentiment d'irrévocabilité. Il pensait que son père allait venir le chercher au bout d'un moment. Ce ne fut pas le cas. Apparemment oublié, il resta donc près de la pierre, la caressa. Elle avait été chauffée par le soleil. Il passa les doigts sur son nom. Il se fit la promesse qu'il ne l'oublierait

jamais, qu'il prierait souvent pour elle et qu'il continuerait d'entendre sa voix, qu'elle serait toujours à ses côtés.

Plus tard, tandis qu'ils marchaient côte à côte, père et fils, en direction de la maison de ses grands-parents, un vent froid souleva les pans de sa veste. Il la referma en croisant les bras devant lui. Il avait du mal à suivre la foulée de son père, qui s'était accordé un petit verre, et dut à plusieurs reprises accélérer le pas pour ne pas se laisser distancer. Pas facile à faire sans lâcher sa veste. Il revint à sa hauteur à un coin de rue. Son père passait les deux doigts et demi restants de sa main mutilée sur une barrière blanche et le petit put enfin apercevoir son visage. Mais il n'y avait aucun lampadaire le long de cette rue non goudronnée et aucune voiture cette nuit-là, et la lune était cachée derrière les nuages. Les traits de son père étaient invisibles dans la pénombre.

Son grand-père et sa grand-mère étaient déjà endormis quand ils pénétrèrent dans la maison, et le vieil homme ronflait si fort que le bruit se propageait à travers les murs. Son père rabattit prudemment la moustiquaire, puis il referma

la porte d'entrée. Dans le silence entre deux ronflements, la serrure claqua bruyamment. Ils retirèrent leurs chaussures et les déposèrent dans le couloir, puis ils marchèrent en chaussettes sur le linoléum. Il leur fallait éviter les plantes d'intérieur que sa grand-mère collectionnait de façon obsessive et qu'elle avait oublié d'arroser durant les mois ayant précédé la mort de sa mère. Ils entrèrent dans la chambre et son père repoussa doucement la porte, et le bruit des ronflements diminua. Cette chambre avait été celle de sa mère et de sa tante quand elles étaient enfants. Sa tante était morte depuis longtemps déjà. Sur la commode face au miroir, une photo en noir et blanc montrait sa mère enfant prenant la pose. Elle et sa sœur portaient de jolies robes à fleurs, les bras de sa mère passés autour de la taille de sa tante. Elles étaient plus jeunes que lui sur cette photo. Cela le troubla.

Tandis que son père se déshabillait, il resta assis sur le lit de sa tante. « Mets ton pyjama, fiston. »

Le petit retira sa belle chemise, sa ceinture et son pantalon noir trop grand pour lui. Cette tenue d'enterrement avait appartenu à son père. Quand ses parents à lui étaient morts, il avait reçu une valise contenant ses vieilles affaires et un bout de tissu rongé par les mites, accompagnée d'un mot et de quelques livres. Le petit n'avait jamais rencontré ses grands-parents paternels et il n'avait jamais posé de question à leur sujet. Sa mère avait conservé ces vêtements pour une grande occasion, mais il n'en avait jamais eu besoin et ils étaient restés dans le placard jusqu'à sa mort. Il était triste de savoir qu'elle ne le verrait jamais aussi bien habillé.

Quand ils enfilèrent leur pyjama, le petit compara son corps à celui de son père dans le miroir rond posé sur la commode. Il se passa les mains sur le visage et imagina les traits de son père imprimés sur les siens. À quoi ressemblerait-il avec une barbe lui descendant dans le cou ?

« Tu t'en es bien sorti aujourd'hui, lui dit son père qui prit une profonde inspiration. Finalement, ce n'était pas si dur que ça de remettre la terre, non ? »

Un peu plus tôt, au cimetière, le cortège funèbre s'était réuni autour de la fosse où était enfoui le cercueil, et son père avait donné un coup de pied dans le tas de terre laissé à proximité, puis il avait fait marche arrière. Il avait lancé un regard à son fils en haussant les sourcils. Le petit avait commencé à recouvrir le cercueil de terre sous les regards. Il ne s'était pas senti à la hauteur d'une tâche à laquelle il ne s'était pas préparé, et ses gestes étaient hésitants. La terre qui cascadaît sur le bois faisait le même bruit que des doigts tapant sur un tronc d'arbre. Le cercueil reflétait la lumière du soleil, mais une fois recouvert de poussière il perdit son éclat et, devenu terne, il commença à disparaître. Personne ne l'avait aidé, mais dans les yeux tristes des hommes autour de lui il avait vu que son geste avait une importance qu'il ne pouvait comprendre. Sa tâche accomplie, il laissa tomber la pelle dans l'herbe à côté de lui. Le bruit du métal comme une claque. Il espérait que son père lui pardonnerait. Une réprobation muette dans les poings serrés de l'homme, dans le

pincement de ses lèvres. Il pensa qu'il avait échoué au test qu'on venait de lui faire passer.

Son père finit de boutonner son haut de pyjama, puis il ébouriffa les cheveux du petit qui grimpa dans son lit. L'homme attendit près de l'interrupteur que son fils fût bien installé sous ses couvertures, enfoui dans son terrier comme un wombat, avant d'éteindre. Pendant que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, il ne put qu'entendre son père. Comme un animal dans le noir. Sa couette était trop chaude, il la repoussa. « Qu'est-ce que je suis censé ressentir ? »

Son père maugréa. « Triste, dit-il. Tu devrais être triste.

— C'est ce que je suis, dit-il. Mais ça a l'air irréal. »

Un autre grognement. « Dors maintenant. »

Le silence à nouveau. Le petit entendit la respiration de son père ralentir et s'apaiser, indiquant le sommeil, mais il s'aventura à poser une autre question. « Est-ce qu'on rentre à la maison demain ? »

Un murmure d'agrément.

« Pourquoi est-ce que maman est enterrée ici et pas à la maison ?

— C'est ce qu'elle voulait, lui dit son père en se retournant dans le lit. Dors maintenant.

— Et moi, où est-ce que je serai enterré ?

— Où tu voudras.

— Et toi ? Tu seras enterré ici ?

— Je ne suis pas un de ces fichus Werner, fiston, lui répondit son père. Arrête avec tes questions. »

Même une fois morts – le petit, le père, la mère –, ils seraient encore séparés. Son père dans un cimetière, sa mère dans un autre. Le petit, au milieu, sommé de choisir entre les deux.

La respiration de son père dériva vers un léger ronflement. Le petit garda les yeux ouverts, il aurait voulu que sa mère fût encore là pour l'aider à faire le ménage dans ses pensées. Sous ses draps, il essaya de se souvenir de son infinie douceur. Son père, à l'inverse, était lunatique. Il s'était fait à l'idée que sa mère allait mourir et il s'était préparé à son absence, mais il n'avait jamais réfléchi à la tournure que leur vie allait prendre. Sans elle, ils ne seraient plus que tous

les deux. Pour s'endormir, il observa son père dans l'obscurité, son corps qui se soulevait à chaque ronflement. Il essaya d'y trouver un certain réconfort.

Le petit se réveilla un peu avant l'aube, en pleurs. Il fit de son mieux pour étouffer le bruit de ses sanglots en mettant une main sur sa bouche, en se cachant la tête sous son oreiller.

Malgré ses efforts, son père l'entendit. « Ça va, fiston ? »

Il renifla. Il était incapable de parler.

« Sèche tes larmes et rendors-toi, fiston, ajouta son père après un court instant. Ça ne sert à rien de pleurer. »

Le petit se sentit encore plus triste qu'avant, mais il serra les poings jusqu'à sentir ses ongles s'enfoncer dans ses paumes, en essayant de se calmer. Son père devait regretter ce qu'il avait dit puisqu'il le vit s'asseoir et scruter la pénombre. Quand le petit fut apaisé, l'ombre se rallongea. Les ronflements recommencèrent. Il les compta jusqu'à ce qu'il s'endormît.